

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 33

Artikel: Menus propos d'un chasseur de réserve : [suite]
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181443>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

on arrive bientôt à l'exploitation du Coulat. Les salles en sont disposées de la même manière qu'au Bouillet, mais sur une échelle plus grandiose.

La première fois qu'on les visite, on est toujours surpris à la vue de ces plafonds parfaitement horizontaux, soutenus par de rares piliers espacés de 100 à 200 pieds. Les coups de mine impriment à l'air une vibration extraordinaire, qui se prolonge dans les souterrains avec un fracas pareil à celui du tonnerre.

Les infatigables peuvent s'accorder le plaisir d'un nouvel escalier qui conduit aux galeries supérieures du Fondement. Ils auront ainsi parcouru les trois étages de la mine, et auront fait, sous terre, à partir du bas de l'escalier du Bouillet, une ascension de 830 pieds. Mais ce dernier escalier auquel on atteint par une échelle, n'est pas trop engageant. Il faut se résigner à l'humidité et à une grimpe pénible, dans un boyau étroit et bas, où il faut souvent se baisser et ramper. En chemin, ils rencontreront l'entrée de la galerie du Labyrinthe, où il ne s'agit pas de s'aventurer sans guide et sans plan.

Ceux à qui il prendra fantaisie d'essayer cette dernière expédition, sortiront de la mine par la galerie supérieure du Fondement, dans un vallon pittoresque, à près d'une heure au-dessus de l'entrée du Bouillet. Mais la plupart des visiteurs sortent par la principale galerie du Fondement. Ils verront, en passant, un ancien réservoir, maintenant vide, pour les eaux souffrées. Deux ou trois cents pas plus loin, ils seront éblouis par la lumière du jour, dont l'œil a déjà perdu l'habitude après quatre ou cinq heures passées sous terre, à la clarté rougeâtre des lampes fumeuses.

Menus propos d'un chasseur de réserve.

III

Le chasseur de gauche d'élite.

Le jeune chasseur met volontiers dans sa toilette un grain de coquetterie. Il ne faut pas s'en étonner, l'exemple vient d'en haut. — L'officier qui porte en sautoir un cornet qu'il n'emploie jamais, sait très bien que le cordon vert qui le retient, est d'un effet gracieux; aussi, ne s'en séparera-t-il que lorsqu'on lui en donnera l'ordre positif.

C'est naturellement aussi pour le cordon, que les sous-officiers portent le sifflet, car autrement, cet ornement serait inexplicable.

La guêtre blanche dont l'utilité pratique est très contestée, a admirablement servi les fantaisistes. Faite un peu plus courte que ne le veut l'ordonnance, ajustant sur un soulier bien fait, emprisonnant dans le haut un pantalon légèrement bouffant, la guêtre blanche, fait ressortir la finesse des attaches inférieures, et donne au soldat quelque chose de dégagé, de prêt à partir qui fait plaisir à voir.

Plusieurs officiers l'ont compris et ne peuvent résister à l'agrément de la porter les jours de revue, quand leur troupe porte la guêtre de drap. Ceci est de la fantaisie, et l'on s'étonnera peut-être de la

rencontrer plus bas, sans se douter que rien n'est plus contagieux que ce qui est extra-réglementaire.

Une autre fantaisie qui vient d'en haut et à laquelle s'adonne volontiers le jeune chasseur, est celle du faux-col.

L'état-major, qui ne suit jamais que de loin l'ordonnance fédérale, nous a donné le faux-col, qui, en passant par l'officier de troupe, a bien vite gagné le soldat.

À l'école militaire, le chasseur, tout heureux sous sa tunique neuve à boutons éclatants, essaie timidement par un beau dimanche, le faux-col qu'il a vu porter à son lieutenant.

Ce supplément, n'apparaît d'abord que sous la forme anodine d'un simple liseré, qui dépasse de quelques millimètres seulement, le col rouge de la tunique. Un suffrage flatteur dans son miroir et un compliment de sa payse, voilà notre voltigeur enchanté de son innovation.

Plus tard, caporal, vous le rencontrerez avec une charmante cravate civile, artistement nouée sous son faux-col. Sa tunique, qui sera doublée de rouge, aura les revers coquettement relevés, qui laisseront voir un plastron immaculé ou un gilet bleu à boutons sphériques de métal. Pour un rien il mettrait une rose à sa boutonnière.

Mais tout cela est charmant me direz-vous et prouve tout simplement que votre chasseur est un homme de goût.

Je vous l'accorde, mais il y a loin de là à la tenue sévère du soldat; et avec toutes ces fanfreluches, il est plus facile de gagner des cœurs légers que des batailles, de prendre des baisers que des drapeaux. Ma mémoire pourtant me fournit une exception.

Lors de l'occupation de Genève en 1864, quelques sous-officiers de notre compagnie, pour tromper les ennuis de la garde de l'Hôtel-de-Ville, allaient faire la causette dans un atelier de modistes qui se trouvait près de là.

Nos chasseurs étaient gentils, bien tournés, toujours irréprochablement propres, en faux-cols frais et soigneusement cravatés. Ils plurent à ces demoiselles peu farouches d'ailleurs, et dès lors ils y passèrent une partie de leurs loisirs.

Quand la retraite les ramenait joyeux et contents, on pouvait être sûr, qu'ils avaient obtenu la faveur d'une petite promenade sur les bastions.

Pendant tout le temps que dura notre service, tout alla à merveille, et pas un nuage n'apparut dans le ciel de leur félicité passagère.

Du reste, nos sous-officiers étaient exacts aux appels, pleins de bonne volonté, et nul n'aurait pu leur reprocher de négliger Mars pour Cupidon.

Aussi en furent-ils doublement récompensés.

Le matin de notre départ de Genève, trois demoiselles, fraîches de visages et de toilettes, vinrent, soi-disant au nom de la population féminine de la ville, offrir à notre compagnie un guidon en souvenir. L'une d'elles fit même un petit speech en le présentant au sergent-major.

Ce dernier, je m'en souviens, fût si bien pris au dépourvu par cet agréable cadeau, qu'il eût beaucoup

de peine à trouver un compliment pour remercier les donatrices, qui n'étaient autres que les modistes de l'Hôtel-de-Ville.

Chacune laissa prendre à son sous-officier un baiser d'adieu, — c'était le premier — et la compagnie partit pour la gare.

Quant au guidon, de soie verte, il porte d'un côté un cor de chasse et de l'autre : « Chasseurs de gauche du 45^e bataillon. »

C'est le même qui fait encore aujourd'hui les délices et la fierté de la compagnie dont il porte le nom.

Voilà comme on peut prendre à la fois un baiser et un drapeau !

Thermes de Lessus.

L. C.

Le terratchu.

III

Nous donnons ici la fin de ce curieux vocabulaire, quoique nous sachions que la lecture en soit peu attrayante et n'intéresse qu'un nombre limité de nos lecteurs. Mais comme cet argot peut avoir à l'occasion un intérêt historique, qu'il n'est fixé nulle part, croyons-nous, nous tenions à l'avoir dans notre collection. On nous pardonnera son peu de charme en faveur du but que nous nous proposons.

Vêtements, meubles et ustensiles.

Le moëse, la chemise ; *hauté-tiré*, pantalon ; *bas-sé-tiré*, bas ; *sahoué*, souliers ; *la royala*, la veste, la robe ; *gabond*, chapeau ; *napliet*, tablier ; *nifflieu*, mouchoir de poche ; *fliambanna*, poche ; — *tseiguen*, miroir ; *bratsan*, chambre ; *siba*, chaise ; *derbon*, marmite ; *n'avet*, assiette ; *gnicet*, couteau, sabre ; *crotset*, verre, cuillère ; *sabot*, pot (mesure) ; *gandoûla*, bouteille ; *brailaô*, livre ; *bliantset*, papier ; *couquille*, bourse ; *tenerre*, fusil ; *nairetta*, poudre ; *roublle*, feu ; *bress*, bois ; *lenetta*, lampe, *draguenire*, pipe ; *femet*, tabac ; *pora-liorba*, parapluie ; *prô*, four ; *pièce (le)*, le lit ; *lemoué*, drap de lit ; *côta lemoué*, nappe ; *clierfa*, porta ; *clliëra*, fenêtre ; *veretta*, clef ; *lè z'ohieté*, les étoupes ; *rebet*, char ; *steck*, bâton, canne ; *coune-cheu*, battoir de chanvre ; *dzavioletta*, montre ; *dzaviolet*, horloge ; *sibë*, écurie.

Villes, villages, maisons, matériaux.

Gros laidau, ville ; *laidau*, village, bourg, hameau ; *tanna*, maison ; *tsaffe*, église ; *lè gravoué*, les pierres ; *gravouire*, muraille ; *gniërga*, mortier ; *gniërgâ*, faire le mortier.

Compte du temps, astres et éléments.

Décatin, matin ; *mi-clliari*, midi ; *brin-na (la)* soir ; *mi-brinna*, minuit ; *clliari*, jour ; *tâka*, heure ; *reitse*, semaine ; *verset*, mois ; *tsapitre*, année ; *londze*, journée ; *clliari dai gouetsé*, dimanche. — *Piotet*, soleil ; *dauda*, lune ; *tenetta*, étoile. — *Raguena*, pluie ; *liorba*, eau, etc.

Monnaies diverses.

Onna roûla, un batz, une pièce de 20 cent ; *demi-roulâ*, demi-batz, ou une pièce de 10 c. ; *on quart de roûla*, un crutz ou une pièce de 5 cent. ; *piolet*, centime ; *trossi*, sou ; *carrô*, franc ; *onna*

bliamuza, pièce de 5 francs ; *on talapon*, un brant ; *on rosset*, une pièce de 20 fr.

Professions et matières diverses.

Fugneu dai gouetsé, ministre, pasteur ; *fouatta benezet*, maître d'école ; *fatrieu*, ouvrier ; *gris*, gendarme ; *berdzi*, maître d'état ; *makieu de françai*, fruitier, fromager ; *grafflieu*, écrivain ; *gniceu de gravoua*, tailleur de pierre ; *betcheu*, séranceur ; *bila le betseri*, aller au peignage ; *fénieu*, voleur ; *on artichon*, un Français. — *Pésan*, fer.

Mots divers.

Tsayè, affirmation ; on le dit pour oui, certainement, etc. ; *niëba*, négation ; *côta*, superlatif général, qui se dit pour joli, beau, bon, meilleur, honnête, brave, etc. ; *vité niëba*, pauvre, misérable, affamé, etc. ; *iouka (la)*, en français populaire : la chetté ; *fugni lè gouetse*, expression générale pour être joyeux, en fête, faire ribotte, flâner, etc. ; *blilotset*, morceau ; *lo fresin*, le foin ; *fresille*, paille ; *granet*, grain, froment, avoine, etc., etc.

Thermes de Lessus.

L. CROISIER.

Les bandits du Rhin.

II

La première classe que nous venons de décrire était peu nombreuse, et se composait peut-être tout au plus de douze hommes et de leurs familles. Où étaient donc ces bandits qui faisaient planer la terreur sur tout le pays ? qui, au bruit effrayant des mousquets, emportaient d'assaut les villages, les villes elles-mêmes, pillaient leurs trésors, ou les rançonnaient à la pointe de l'épée ? Des fermes solitaires, des auberges isolées servaient d'asile à ces mystérieux aventuriers. Ceux-ci étaient le corps, ceux-là l'âme ; les uns pouvaient être considérés comme le pouvoir exécutif, et les autres comme le pouvoir législatif de cette administration invisible. Les premiers se composaient des chefs et de leur entourage immédiat ; les derniers formaient la masse générale des bandits distribués sur toute la surface du pays, habitant leurs propres maisons, vaquant à leurs occupations respectives, mais tout prêts à un signal compris d'eux seuls, à disparaître du milieu de leurs familles, et à suivre leurs chefs en tout lieu, même jusqu'à la mort.

On les nommait *apprentis*. Liés à la société par des serments redoutables, ils étaient rarement tentés de les violer, sachant bien qu'un poignard invisible, suspendu sur leurs têtes, était prêt à descendre au moindre soupçon de trahison. Un de ces misérables, que la police avait fait prisonnier et resserré dans un étroit donjon, révéla un jour, dans les angoisses de la terreur, le rendez-vous de son chef, le fameux Picard. La nuit suivante, tandis qu'il songe avec horreur que peut-être, au prix même de la trahison, il ne parviendra pas à sauver sa vie, il entend murmurer son nom à voix basse : il lève les yeux et voit un bras qui s'allonge entre les barreaux de fer de la lucarne.

— Qui es-tu ? demanda le voleur tremblant.

— Ton maître, Picard ; j'ai risqué ma vie pour te sauver, comme c'était mon devoir.

Quelques minutes suffirent pour forcer un barreau et pour limer les fers du prisonnier : il suit son conducteur, escalade le mur, et respire en liberté l'air de la forêt voisine. La bande sous les armes, dans un morne silence, rangée en demi-cercle, est prête à le recevoir. On le fait placer au milieu de ses camarades.

— *Schleichenner !* dit le chef, lui adressant l'épithète dont les bandits flétrissaient le traître, as-tu pu croire que le parjure n'arriverait pas aux oreilles de Picard, parce qu'il était balbutié dans les profondeurs d'un cachot ? Meurs, lâche, meurs dans ton infamie !